M. J. CHOMARAT suggère de comprendre la référence à *Fortuna* plutôt comme une plainte. M^lle LOUPIAC lui objecte qu'elle a cru voir dans l'opposition entre *labor* et *fortuna* l'écho du slogan *labores et pericula* que les *homines noui* opposaient à la *felicitas* des généraux.

M. A. MICHEL approuve cette interprétation, d'autant qu'il s'agit d'une citation d'un vers tragique grec repris et modifié par Virgile en reprenant l'opposition cicéronienne entre biens extérieurs et *uirtus*. Notant la mise en évidence de la progression dans l'amour qui permet d'accepter le *labor* dont on se défiait par nature, il demande à M^lle LOUPIAC quelle traduction elle donne à *labor improbus* et *uerum laborem*. Celle-ci répond que le sens de la seconde expression, « labeur vrai », la conduit à rapprocher la première du passage des *Bucoliques* (IV, 39-41) où Virgile met en parallèle, à propos des laines colorées, le travail et le mensonge.

M. MICHEL acquiesce car le labeur, dit-il, introduit dans la nature l'art, c'est-à-dire l'artifice, d'où l'idée de mensonge. Virgile avait probablement en tête son *labor improbus* quand il a parlé de *labor uerus*.

II. — M^me NATIVEL, *Peinture, rhétorique et philosophie : la lecture de Cicéron dans le « De Pictura Veterum » de Fransciscus Junius* (texte publié dans le présent volume).

Le Président félicite M^me NATIVEL et donne la parole à la salle, qui aussitôt demande comment on pouvait au XVIII^e siècle parler de la peinture sur des modèles anciens ; y a-t-il d'autres références à des auteurs modernes comme Vasari ?

M^me NATIVEL répond qu'il n'y a pas de références de ce type, mais que l'état de la peinture anglaise à l'époque de Junius (marquée par exemple par Holbein) et l'insularité laissent supposer qu'il était difficile de se procurer des livres. Deux exemplaires de Vasari sont connus à Londres en 1620. L'on sait par ailleurs que Junius est allé en Italie avec Inigo Jones : a-t-il rapporté des livres ? Qu'a-t-il lu ? En fait, comme l'indique le titre, il s'agit d'une œuvre de philologue : « J'ai tenté de reconstituer l'ombre — *umbram* — de la peinture antique » dit Junius. Il s'agit également de réhabiliter l'artiste face à ses rivaux étrangers, grâce à la caution de l'Antiquité.

M. A. MICHEL remercie M^me NATIVEL, dont les auditeurs ont pu apprécier la maîtrise de la pensée et la précision des connaissances, d'avoir remplacé M^me THILL. Il souligne que le paradoxe de Junius est justement l'imitation de tableaux disparus : il ne voulait imiter que l'idée et non les objets réels. Il est aussi ami et parent de Vossius, le dernier auteur de traité de rhétorique : Junius représente le dernier moment de la rhétorique, il est l'homme de l'imitation intellectuelle.

VI.

SÉANCE DU SAMEDI 13 JUIN 1992

Président : M. D. BRIQUEL

En ouverture de séance, l'Administrateur, M. A. MICHEL, donne des nouvelles rassurantes de M. GRIMAL. Il annonce par ailleurs la parution prochaine de la Revue dans des conditions tout à fait normales et rend hommage à l'action du Trésorier et du Secrétaire général. Le Président donne ensuite la parole au premier intervenant, M. P. CAMBRONNE.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. P. CAMBRONNE, *Le « vol des poires » dans le livre II des « Confessions » de saint Augustin* (texte à paraître dans le tome 71 de la *R. É. L.*).

Le Président remercie vivement M. CAMBRONNE et souligne la finesse et la subtilité qui caractérisent tous ses travaux. La discussion s'engage ensuite dans la salle.

M. A. MANDOUZE remarque que cet exposé justifie pleinement le cheminement de P. CAMBRONNE depuis sa belle thèse sur l'imaginaire chez saint Augustin. Il ajoute que ce tableau structuraliste doublé de sa connaissance de la rhétorique ancienne font apparaître le rôle clé des sources qui ont formé l'esprit d'Augustin : c'est là, à ses yeux, la véritable lecture d'un texte.

M. J. FONTAINE rapproche cette communication de celle qu'avait présentée M. R. MARTIN sur la composition des *Confessions*. Il y voit la traduction d'une culture à la fois duelle et homogène que révèle la correspondance entre Rhétorique et Philosophie. Il souligne qu'il existe un autre aspect de liberté complète, le jaillissement lyrique dans la continuité d'une méditation intérieure, expression d'un dialogue entre Augustin et lui-même ainsi qu'entre Augustin et Dieu. Il évoque le rôle de la dialectique socratique dans le développement du soliloque, genre qui s'épanouit richement dans les *Confessions*. La présence du réseau psalmique déjà mis en évidence s'y ajoute pour créer une architecture en mouvement, animée par le dialogue avec Dieu. Il revient enfin sur quelques notions examinées par M. CAMBRONNE et souligne que, si *pondus* signifie « attraction », « attrait », la référence au *De pulchro et apto* permet de rapprocher *species* du *pulchrum*, c'est-à-dire de l'intuition, et *mensura* de l'*aptum* c'est-à-dire de l'aspect mathématique.

M. R. MARTIN rappelle que son hypothèse d'une composition en 9 livres sur le modèle des *Bucoliques* comportait des failles. En revanche ici il s'agit d'une composition rigoureuse, mais avec un vide. Il y voit le signe de l'importance relative de ce système.

Le P. TESTARD rapproche ce vide de l'ontologie augustinienne, pour laquelle le mal est ce qui n'existe pas. Mystère insondable, l'homme s'engage sur la voie d'un mal d'autant plus inintelligible que c'est un manque d'être.

M. CAMBRONNE remercie ses interlocuteurs pour leurs encouragements. Vient ensuite le moment de la seconde communication.

II. — M. J.-P. CHAUSSERIE-LAPRÉE, *Une nouvelle traduction de l'« Énéide » : un hexamètre, un alexandrin.*

A la question du Président qui demande si ce travail, aboutissement d'un long cheminement intellectuel et spirituel mené avec J. PERRET, sera publié avec le texte, M. CHAUSSERIE-LAPRÉE répond qu'il le sera aux éditions de *La différence* avec un texte bilingue.

M. R. MARTIN rappelle qu'il avait lui-même essayé de montrer dans *Présence de Virgile* qu'on ne pouvait traduire l'hexamètre par l'alexandrin et avait tenté une traduction expérimentale en vers de seize syllabes. Mais après avoir entendu cette communication, il se dit convaincu par les arguments et la réussite de M. CHAUSSERIE-LAPRÉE : il s'agit d'une traduction très belle et très exacte pour laquelle il exprime toute son admiration.

M. CHAUSSERIE-LAPRÉE se dit comblé par ces compliments : il avait suivi ses arguments et souligne l'élégance de la démarche de M. MARTIN.

Mlle DANGEL remercie l'orateur qui a fait, dit-elle, un véritable travail de latiniste et rapproche sa démarche de celle de Cicéron qui, confronté au problème de la traduction, n'a pas traduit le mot pour le mot mais Homère en Homère, Sophocle en Sophocle, privilégiant ainsi la *uis*, la recherche de l'effet produit; l'essentiel est à ses yeux ce travail d'*interpretatio*, même si nous y perdons les rythmes. Elle signale dans l'exemple 46 un vers holodactylique bien rendu par la traduction. De même dans l'exemple 48 « il va » correspond à *ac*.

M. A. MANDOUZE apprécie le cheminement heureux qui a conduit l'auteur de Valéry à Virgile. Selon le mot de J. BAYET dans *Architecture et poésie*, ce sont là des détours éclairants et nécessaires.

M. POIRIER rappelle que J. PERRET proposait d'utiliser des vers de quatorze syllabes. Or l'alexandrin, strictement symétrique, s'oppose à la dissymétrie de l'hexamètre. D'autre part, la nécessité de contraction a entraîné un recours fréquent aux mots comportant une ou deux syllabes. Ceci a pour effet une multiplication des présents de narration, comme par exemple en VIII, 86-90. Virgile compose par tableaux successifs et fait alterner parfait et présent. Ce rapport subtil des temps n'est plus rendu.

M. CHAUSSERIE-LAPRÉE avoue qu'il s'est constamment posé ces questions et y a cherché des parades : le jeu des correspondances phoniques permet ainsi de créer des relations dominantes entre deux mesures d'un vers et de corriger la symétrie du vers. Par ailleurs, il reconnaît avoir capitulé mais sans trop de regret, car il s'est aperçu que le jeu de variations temporelles très riches était propre à la langue latine : en fait, les infidélités se corrigent. Il rappelle enfin la nécessité de travailler sur les deux langues pour parvenir à un résultat correct et se félicite d'avoir été infidèle dans ses publications au domaine de la latinité : son Virgile devra beaucoup à Valéry, mais aussi à Corneille, Racine, Hugo et Baudelaire.

VII.

SÉANCE DU SAMEDI 14 NOVEMBRE 1992

Président : M. D. BRIQUEL

Le matin de ce même jour, 183 membres de la Société des Études Latines ont eu l'insigne privilège de visiter la magnifique exposition du Grand Palais consacrée aux Étrusques. Sous la conduite d'éminents spécialistes, parmi lesquels M. THUILLIER et M. BRIQUEL, ils ont parcouru les salles qui réunissaient dans une présentation thématique un très grand nombre de pièces, dont des chefs-d'œuvre comme la Chimère d'Arrezo ou L'Arringatore, ou des objets mythiques comme le Foie de Plaisance ou les premiers alphabets. La grande originalité de cette exposition est de mettre en évidence à la fois les origines économiques du développement soudain de ce peuple autochtone à l'aube de l'Age du Fer et son très grand rayonnement commercial et artistique dans l'ensemble de l'Europe. Après la visite, encore trop brève pour rassasier toutes les curiosités, un repas convivial et presque étrusque rassembla 54 des visiteurs dans la Cafétéria du Grand Palais.

L'Administrateur, M. A. MICHEL, ouvre donc la séance en remerciant le Président pour cette matinée si enrichissante grâce à son dévouement, à ses efforts, à sa grande compétence. Cette très belle exposition, bien digne d'intéresser les membres de la Société des Études Latines, a également permis de manifester la présence et l'activité des Latinistes; ce record d'affluence est un gage d'enthou-